

La phrase en rouge est imposée

Goodbye Gandhi

Fatigués de lutter contre les forces d'inertie, nous roulions soudées vers la nuit, subissant l'odeur aigre des corps entremêlés. Le bruit sourd et saccadé de l'acier sur les rails étouffait les soupirs. La chaleur plombait de léthargie comateuse toute velléité de pensées construites. Tu sommeillais, la tête sur mon épaule, les pieds appuyés sur les barreaux figurant les vitres absentes de ce train indien à la lenteur exaspérante. Et je me demandais comment toi qui a atteint si vite, trop vite, l'âge de te fabriquer des souvenirs tu ressentais ce pays qui, depuis ta naissance, n'avait pour autre nom que "le pays de mon papa".

Le bruit monotone du train qui sillonne ces champs où il n'y a personne, et où tu danses ta vie, la mort en sourdine comme une rhapsodie sanguine... Pour toi, cette page de tendresse dans l'invisible de tes détresses comme autant de chemins de traverse... Viens, apaise tes chagrins, la nuit toujours contient tous les matins...

Nous étions partis tous les quatre – ton grand-père, ta mère, qui ne l'était pas encore, notre chien Gudule, un jagdterrier dont le vieux cœur ne résista pas, deux ans plus tard, aux explosions des pétards de Diwali, et moi – pour l'Inde, las de cette Europe si étriquée dans les ambitions rances de sa grandeur enfuie, qu'elle en était devenue ridicule et pathétique. Les gens n'y étaient plus que des ombres qui vivaient sans rêves, sinon celui quasi monolithique de toujours posséder plus pour vivre soi-disant mieux. Trop affairés, trop affairistes, stressés, spoliés d'eux-mêmes, s'étourdissant de luxes miséreux, cherchant hors d'eux-mêmes à recréer un monde fictif qu'ils avaient consciencieusement détruit et égoïstement laissé crever. A ne rien désirer de tous ces biens terrestres qui n'adoucissent aucunement la vie, sinon ne font que la compliquer, on finit par devenir insidieusement étranger à ce monde, proie d'une fièvre consommatrice qui l'éviscère de toute substance. Toujours plus, toujours plus loin pour finalement n'êtreindre que le vide. La solitude stérile est la grande misère de la modernité... L'Inde était vaste et lointaine, promesse d'autres chants.

L'Espagne où nous vivions depuis plus de quinze ans, n'avait pas échappé à cette fièvre consomptive. En un peu plus d'une décennie, de l'Estrémadure au pays basque, en passant par l'Andalousie, nous avons vu ses villages perdre leur jovialité conviviale. Les chaises qui autrefois accueillaient les voix nocturnes, entre anecdotes et légendes, entre chants et rires, restent désormais désespérément vides dans la chaleur vespérale des rues. Ces mêmes voix qui s'ajustaient aux harmoniques gouailleuses des gorgées de vin maison, "*el vinito casero*", ont été remplacées par les feulements télévisuels footballistiques, les slogans belliqueux entre les fanatiques du Barca et les intégristes du Madrid, les diètes sédentaires pour perdre sporadiquement du poids, les mirages chimiques anti-âge et les monologues des portables.

Laisser l'Europe derrière nous, c'était aussi laisser cette opulence fallacieuse qui emplissait notre consultation de médecine homéopathique de malades dont l'impudeur pathologique se résumait trop souvent à refuser d'être acteurs de leur guérison, bien que pour la majorité d'entre eux, ils se reconnaissent bâtisseurs et artisans géniaux de leurs propres maux. Il me manquait cette patience de Pénélope thérapeute qui consiste à

remettre sans cesse les mêmes symptômes à l'ouvrage et aux bons soins du laisser-aller et laisser-faire soi-disant démocratiques. Il me manquait ce qui ne fait pas défaut à ton grand-père, une compassion intransigeante. Mais il ne me manquait ni la colère ni cette honte incongrue de devoir gagner ma vie en misant sur le rétablissement de l'équilibre précaire des corps.

Ras-le bol de vivre comme des moines encagés ! Se couler dans le moule de la normalité aurait été encore pire ! Rangés aux vestiaires du désintérêt total le football et la presse people, les restos de fin de semaine après "s'être fait un ciné", enfui depuis longtemps le plaisir du parler pour finalement ne rien dire jusqu'à épuiser l'étourdissement des mots, on était comme le disait ton grand-père, trop irrespectueux et amoureux de la vie pour se contenter d'être des vieux, même qualifiés sympathiquement de "dinosaures", derniers spécimens humains qui apparemment ont su résister à tous ces abrutissements collectifs. Même ta mère, qui avait à peine vingt ans, n'y trouvait pas son ombre. "Aller en boîte", "se faire un mec ou une ligne de coke", "fumer des joints" ou "aller de cuite de fin de semaine" et coucher avec tous les premiers venus... n'était pas son truc. On avait juste besoin d'un coup de ripolin au simple bonheur de vivre, d'autant que celui de ton grand-père était sournoisement compté par une tumeur bêcheuse qui avait choisi selon les médecins de se loger à la pire des places et selon elle, à la meilleure, la queue du pancréas.

On a donc tout vendu, sauf nos bouquins, fidèles compagnons inexpugnables et témoins muets de toutes nos aventures et de nos silences intimes. Dans l'avion, le train et les bus, le chien Gudule, douze ans dans les pattes, Amalvi, ta mère en germe, et moi, avec ma guitare, dont j'espère toujours qu'elle m'apprenne à jouer le flamenco, et mon chapeau guatémaltèque, souvenir d'Antigua. Ton grand-père était déjà parti en éclaireur.

On nous a souvent demandé durant nos quatre années indiennes : "pourquoi l'Inde ?!". Question péremptoire qui exigeait souvent une explication détaillée de raisons convenues et convenantes que l'interlocuteur ne prenait même pas la peine d'écouter, le tout un chacun occidental ayant une idée culturellement figée et déterminante sur ce qu'est l'Inde "blanche", un fatras de poncifs spirituels, toujours en partance vers la transe et le nirvana, avec ses pauvres et leurs carcasses décharnées qui marquent, telles des bornes exotiques, la grandeur et la misère du chemin mystique. On n'eut jamais la grandiloquence de leurs certitudes dogmatiques. La réponse était simple : à l'incisif *pourquoi ?* répondait un sibyllin et *pourquoi pas ?* Un jour, un régulier, un qui avait son visa business et une épouse indienne nous fit la remarque que pour venir vivre en Inde, ou il fallait être cinglé ou il fallait avoir quelque chose à cacher, oubliant joyeusement que des travailleuses indiennes faisaient tourner son business humanitaire pour une chiche et mensuelle poignée de roupies, tandis qu'il essayait des franchises du made artisanal in India, en France, en Italie et en Belgique.

On voyage souvent par nostalgie, on émigre toujours par nécessité et le regard du voyageur est toujours trompeur et superficiel.

Il y a ceux qui voyagent pour bouffer du paysage et du monument et se faire éclater les pupilles à l'exotisme et au goûter local afin de se redonner un peu de baume à l'espoir pour affronter, au retour, leur train-train. Ils vont et viennent d'un bout à l'autre de la planète pour se changer les idées comme ils disent, et griffonnent des "oh" et des "ah", plus ou moins enthousiastes ou blasés, hier au dos des cartes postales, aujourd'hui sur

leurs blogs. Congés payés et charters pour l'ailleurs où tout est possible, de la visite du Taj Mahal au tourisme sexuel, des drogues-party à Goa aux retraites méditatives organisées en ashram, à l'ombre d'un quelconque gourou, mais toujours avec une "*one bottle of mineral water*", ils colmatent ainsi leur vide existentiel et cimentent leur ennui cérébral. Il y a les voyageurs humanitaires qui n'ont rien compris à rien, qui prétendent refaire le monde à partir de leurs utopies confortables. Au mieux, ils voient dans le pauvre le signe de leur destin et dans ses corollaires charitables, celui de leur indémodable égoïsme assumé. Au pire, ils viennent y faire carrière humaniste et, évidemment rebelle, grâce aux confortables appointements onetistes et la vie de château qui vont avec. Il y a les arpenteurs du monde qui n'ont jamais trouvé un coin où poser leur sac, l'homme étant malheureusement ce qu'il est. A la poursuite d'un paradis introuvable, l'amour et le diable aux trousses, ils nous font rêver d'îles improbables, alors qu'ils n'ont jamais été foutus de trouver la leur. Et il y a ceux qui, comme nous, atterrissent ici ou là presque par hasard, aux coups de dés du pourquoi pas, et se demandent devant le désastre de la réalité qu'est-ce qu'ils sont venus foutre là ?!

Ce qui ouvrit et ferma le continent indien à ma mémoire furent les odeurs. A l'arrivée dans la chaleur suffocante et poisseuse de Madras, les odeurs pestilentielles des ordures pourrissant à l'air libre, celles mêlées des urines et des excréments, autant humains qu'animaux, ou des eaux saumâtres s'échappant des égouts éventrés se mélangeaient sur la route menant à Pondichéry, aux parfums épicés et furtifs de cuisine et parfois d'encens et de fleurs dont les effluves étaient rabattues par le souffle chaud du vent et aussitôt effacées par le déplacement hallucinatoire du train dans la nuit. Quatre ans et demi plus tard, au départ de l'Inde, seule la pluie ajouta sa nuance subtile de terre chaude et humide à cet incroyable bouquet d'odeurs. Enivrée de toutes ces senteurs, ma première certitude jubilatoire fut que je rentrais chez moi. Chez les hommes, à plein nez dans leurs sueurs intimes, qui se dévoilaient dans l'assoupissement des corps et la nudité révélatrice que le sommeil plaque sur n'importe quel visage.

Dans cette première nuit indienne, surgit également la jubilation intime de la prescience de l'anonymat que le vaste continent indien offre à quiconque qui n'y est pas né et dont la blancheur de la peau en détermine encore aujourd'hui le début et la fin. En Inde, contrairement à ce que l'on affirme, les extrêmes ne se mélangent jamais. En aucune circonstance. Quoi que l'on en dise et écrive, aucun Blanc n'est jamais devenu Indien ni en esprit, ni dans son comportement, même si il a été dûment mouliné, revu et corrigé par un obscur gourou de pacotille touristique ou encensé et désigné comme tel par un quelconque philosophe en dérive existentialiste, ou même si on l'élève au rang de sainte comme la Mère Teresa ou de demi-déesse comme la Mère d'Auroville. Le Blanc, ancien colonialiste haï, n'existe que dans sa représentation effective de dispensateur de roupies et de dollars. A celui-ci s'unit dans le mépris, en suscitant cependant un peu plus de défiance et de crainte, l'Indien du Nord à peau claire. Mais il y a nuance, entre blanc et blanc ! Ainsi, quand tu es née, une fois passée la première déception de certains que tu sois née fille, succéda une nouvelle inquiétude : "a-t-elle au moins la peau claire ?". Signe de statut social, la peau claire est un atout pour sortir de la mouise, faire des études, trouver un travail, négocier un meilleur mariage ou simplement échapper au subtil esclavage qui règne jusque dans le sein des familles indiennes. La pigmentation du teint crée une hiérarchie autrement plus occulte et carcérale que celle des castes. Cela ne concerne nullement le Blanc, l'occidental, à la fois ennemi et proie, qui lui jouit de cette transparence que lui confère l'indifférence indienne, anonymat induit qui lui donne

également la plus grande des libertés pour exprimer toutes ses dérives, quand non ses perversions.

Durant ces quatre années, je n'ai rien vu du Taj Mahal, de l'incontournable, dit-on, Rajasthan ni de Jaipur la Rouge, ou du Kerala que l'on qualifie de Venise indienne. Je l'ai regretté parfois car les paysages forgent aussi la mentalité des hommes. Mais en Inde, il en va autrement et si l'on voulait souligner une quelconque différence entre ses populations, il faudrait plutôt opposer l'Inde des plaines interminables à celle des hautes montagnes, car pour le reste, il semble que la même mentalité placide, résignée et violente court d'un bout à l'autre de cet immense pays. Il n'est pas comme on le prétend la terre de toutes les opportunités et de tous les possibles, qui seraient impossibles ailleurs, sinon celui des multiples facettes de l'humain, du pire jusqu'au meilleur et, comme partout, ce que tu vis - ou plutôt comment tu le vis - ne dépend uniquement que de toi.

L'Inde, telle que je la connais, se résume donc aux visages sur lesquels l'affection ou la colère peuvent mettre un prénom et à ces milles tracasseries auxquelles l'étranger, tout comme l'indien, s'affronte quotidiennement et doit cependant résoudre. Elle se résume à des histoires de vie disparates qui s'unirent ou plutôt se croisèrent. Kumar, Leena, Jayasilan, Mani et Jenni, Charles, Vasantha y Pravina, Porkori, Sylvia, Joseph, Richard... et tous les autres. Raconter un pays, c'est s'arrêter aux êtres anonymes qui en tissent la trame, le font, le portent et le supportent, dont toi, fille d'un métissage amoureux en est le fruit.

Dans tes veines, courent la mémoire de bien des fleuves et quatre continents, l'Europe, l'Asie, l'Océanie et l'Afrique, deux îles et six pays, l'Irlande, la France, l'Égypte, l'Inde, la Nouvelle-Calédonie et la Suisse se mêlent aux parfums de ton âme. Branches paternelles et maternelles d'un arbre que tu viens de réinventer.

Commençons par les îles. Elles appartiennent au monde sans être du monde. Enclaves solides au milieu d'un paysage liquide, terres obstinées dont l'entêtement relève d'une volonté farouche à vivre, elles te donneront peut-être le goût de l'évasion, bien avant que celui de l'aventure et de l'individualisme généreux et irrespectueux. Deux îles dont les oppositions s'harmonisent sans doute dans le secret de ton alchimie. L'une battue par les vents et les pluies, l'autre soumise aux chaleurs et aux cyclones des tropiques. La première, tenace et terrienne, la seconde, fantasque et insaisissable. La verte Irlande, l'île d'Émeraude, terre de ta trisaïeule dublinoise dont tu portes le nom et l'autre, la Nouvelle-Calédonie où à quelques encablures du tropique du Cancer tes ancêtres paternels, venus de la Chine du Sud, jetèrent l'ancre. Elle fut baptisée ainsi par un anglais, James Cook. Quelle insulte ironique à ton sang maternel irlandais que tes aïeux allaient défendre plus tard au sein du Sinn Fein ! Tenace, l'Anglais allait te poursuivre de son insolence et de son hégémonisme, car tes ancêtres paternels canaques émigrèrent à Bombay, avant que de s'installer à Madras puis à Pondichéry, passant ainsi des mains des Britanniques à celles des Français. Y gagnèrent-ils au change ? J'en doute... Mais le fruit de leurs errances allait donner naissance à ton père... De lui, tu as hérité ainsi de deux continents, l'Asie et l'Océanie, d'un pays, l'Inde et d'une île, la Nouvelle-Calédonie. Te voilà donc une insulaire du continent Indien...

Il te restait pour amarrer en toi le continent africain, l'audace perverse de ton arrière grand-père maternel irlandais qui s'enticha par hasard de la terre égyptienne, celle du

Caire, en violant consciemment l'une de ses jeunes femmes, avant de jeter par-dessus bord la vision de son forfait, son fils, ton grand-père et par là-même, celle qui allait devenir ta mère. De cet autre continent, l'Afrique et de ce pays, l'Egypte, qui sait ?, tu as peut-être hérité l'indolence, le sens du commerce et les saveurs insoupçonnées du Nil qui s'entremêleront en toi aux parfums de la côte de Coromandel.

De l'Europe, de la France et de la Suisse... il te reste moi, ta grand-mère, le goût du vin et des livres et de la vie rêvée...

La mondialisation est biologique. La vie précède toujours l'Histoire.

Mélanie Talcott, septembre 2011,  
©Editions Jacques Flament